

XYZ. La revue de la nouvelle

Son enfant

Jean Pierre Girard



Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (1993). Son enfant. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 67–70.

SON ENFANT

JEAN PIERRE GIRARD

La pluie sur la tôle, la nuit, le vent. Vous vous levez avec difficulté. Ça tient à des détails: vos doigts un peu gourds, une caresse sur le côté droit du bassin, un instant de déséquilibre, le bout de votre pied gauche, soudain, plus lourd, rien du tout en fait.

Vous êtes debout. Vous désirez aller à la fenêtre, prendre quelque distance, regarder d'un peu plus loin l'homme assoupi près de vous. Vous désirez traverser cette chambre d'un seul trait, et vous asseoir loin, à la fenêtre, pour de cet endroit deviner le visage, le corps de cet homme, ciselés dans la nuit, dans l'opacité de votre chambre, votre lit.

Vous êtes à la fenêtre, vous vous asseyez doucement sur la chaise en osier, ne pas qu'elle trahisse votre veille, vous croisez vos jambes nues, vous avez peut-être un peu froid, vous n'êtes pas certaine, le vent pousse sur les carreaux, vous regardez cet homme qui respire là-bas, dont vous percevez très distinctement la respiration, malgré la pluie, le vent, vous le regardez longtemps, peut-être la moitié de la nuit. Parfois vous fredonnez.

Vous ne l'aimez plus comme avant, cet homme, ce n'est plus exactement cela, ce n'est plus l'amour. L'amour est logé ailleurs, désormais, dans les gouttes sur la tôle, sur la vitre près de vous, dans la musique, dans la distance éclatante entre la chaise et le lit, dans le temps consacré à regarder; l'amour est cette lointaine lueur, comme une torche résinée suspendue au-dessus de la ville, là-bas, dans la solitude insigne de votre regard, une incandescence qui vous permet de distinguer la silhouette de l'homme assoupi, et ce très léger frisson, partout sur votre corps nu, c'est aussi ça l'amour, vous en êtes sûre.

Non, non vous ne l'aimez plus. Et l'enfant que vous portez n'est pas le sien. L'enfant que vous portez est celui d'un autre homme.

Votre main se pose sur votre estomac, vous entendez le sang de l'autre homme, en cascades dans les veines bleues de votre enfant, vous frémissez, mais c'est bien, c'est choisi, c'est ainsi que les choses demandaient à être. Et tout cela est honnête, démesurément, vous en êtes convaincue. Sans doute quelque chose s'est-il rompu dans le geyser des chairs, au moment de concevoir l'enfant avec l'autre homme, ou alors un peu avant, c'est exact, mais tout était clair dès le départ, tout était bien, et assez pur, aussi, dans vos mains, quand vos paumes avalaient les omoplates de l'autre homme, un instant de paix et d'oubli pendant que son membre, dans votre levure, oui, pur, vous le croyez.

Vous vouliez la chair le temps de faire cet enfant, le temps de rugir en vous, le temps de permettre à cet homme que vous n'aimez plus tout à fait comme avant d'être enfin un père, celui de votre enfant, d'être père, de ne plus craindre lui-même son impuissance à vous emplir. Vous avez fait ce que vous saviez bon.

Non vous ne l'aimez plus. Quelque chose a peut-être cassé, à un moment, mais ça n'a plus d'importance, c'est ridicule, c'est fade et vain, l'amour était avant, l'amour était autre chose, et maintenant c'est mieux. Car cet homme qui repose là-bas, dans votre lit, au solstice de votre regard esseulé, l'homme qui respire là-bas par-dessus le vent et la ville est celui qui ne hurle pas, celui qui la nuit vous voit, celui qui vous caresse, celui qui ne vous touche et ne vous prend qu'au moment d'être certain que vous êtes là pour lui, folle, prête. Cette ombre là-bas, dans votre lit, est l'homme que vous désirez dans vos récentes ténèbres, dans l'incoercible solitude de votre maternité, et cette ombre est une présence avant d'être un homme, une présence qui ne vous menace pas, ne vous assiège pas, ne vous condamne pas. Il est, cet homme, la présence droite greffée à votre vie et à la vie de l'enfant que vous portez, votre premier, votre seul enfant, vous en possédez déjà la troublante certitude, le seul.

Il ne saura jamais, cet homme, que vous ne l'aimez plus comme avant, et que ça n'a aucune importance. Il n'apprendra jamais qu'il n'est pas le père qu'il croit être. Jamais vous ne le lui révélez, car cet homme espère encore l'amour au-dessus de tout, de vous et de lui, cet homme ne voudra pas croire l'amour enfin dépassé, ne supporterait pas que vous teniez à ce point à lui sans plus l'aimer comme il croit l'être, et que vous teniez assez à lui pour enrayez vous-même son impuissance, et le rendre père, et lui mentir, parfaitement, oui, l'assurer que sa semence germe en vous, le persuader, l'enivrer, alors que tout est faux, alors que vous protégez et nourrissez la semence d'un autre, jamais.

Vous ne l'aimez plus, cet homme, plus du tout comme avant, ce n'est pas ça, et c'est pourtant bien son nom qu'à l'instant vous vous plaisez à chuchoter, comme un dièse à la verticale de l'amour, c'est bien cet homme que vous désirez dans votre vie, votre lit, cet homme qui tournera autour du moïse de votre seul enfant, et jamais qui que ce soit ne pourra vous trahir, vous juger, vous punir, car jamais qui que ce soit n'apprendra. Vous planerez, seule et chantante, cependant que silencieuse, au-dessus de l'amour, au-dessus. Ces vies sont ainsi un peu les vôtres, cet enfant est le vôtre, cet homme, le vôtre, et vos secrets.

Vous éprouvez un besoin très physique, en cette seconde, d'enfant et d'homme assoupi, de leur chaleur, ça vous fait presque mal. Quelque chose est irrépressible, entre cet homme, si loin, endormi, et vous près de la fenêtre, ce soir, et l'enfant, sous votre paume, qui se tourne, là, maintenant, et puis le vent. Tout passe par votre corps, tout vous lie.

Dans le mouvement de votre enfant, dans l'oreille acérée du vent, un mot vient en vous : définitif. Vous riez. Vous n'y croyez pas, d'abord, à ce mot, mais ensuite la pluie qui tombe, et votre corps, comme un carrefour, et puis le mouvement sous votre paume, qui persiste, qui s'installe, qui perdure, qui insiste, alors vous murmurez : définitif. Et petit à petit, sans doute grâce à l'écho furtif du mot issu de vos lèvres froides, un brouillard s'échappe de vous, prend forme près de vous, s'accroche au rebord

de la fenêtre, se redresse, se profile devant la nuit, à contre-jour des lueurs mourantes de la ville, vous dévisage.

Vous vous relevez, dans l'ombre qui vous épie vous marchez, vous revenez vers un lit, vous soulevez une couverture, la pluie martèle la tôle, autour et au-dessus de vous, collée à vous, la pluie. Le corps d'un homme, avant même que vous vous allongiez, roule dans votre direction, comme si la pente du plancher de bois, vers vous.

Vous vous allongez, votre tête sur un oreiller, des bras s'ouvrent pour votre corps, l'enserrent, vous pensez dans un éclair que le mot anglais pour désigner le corps devrait être *soul*, à cause d'une syllabe qui s'attarde, qui feint l'interminable, qui le désire, à cause d'un cri. Vous jetez un dernier regard vers la ville qui rosit, l'aube.

Une main dans un sommeil court sous des draps, se pose sur votre ventre, vous apaise.

Sainte-Marcelline – Sainte-Élisabeth
juin 1992-janvier 1993

XYZ

XYZ
éditeur

l'ère nouvelle

*Les recueils insolites
des spécialistes de la nouvelle*



168 p., 17,95 \$

André Berthiaume
Presqu'îles dans la ville

« André Berthiaume a, de surcroît, une écriture qui cisèle les êtres, les émotions et les choses. Pas une once de surcharge, des mots qui frappent leur cible infailliblement. »

Christian Bélanger, *Québec français*

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4